



A quoi servent les biennales ?

LORSQUE la Biennale de Venise fut fondée, en 1895, qui aurait pu supposer qu'il s'agissait là d'une idée prospective, qui allait quelque peu bouleverser le monde de l'art cinquante ans plus tard ? Avec cette première rencontre internationale la peinture et la sculpture échappaient aux Salons nationaux, se dénationalisaient pour tendre peu à peu à la mondialisation des styles.

Paris était le centre de l'activité artistique mondiale depuis que les Impressionnistes s'étaient affirmés les prophètes de l'art vivant. En 1895, l'Impressionnisme triomphait, certes, en France, mais Van Gogh était mort cinq ans plus tôt dans la misère, Gauguin repartait en Océanie pour toujours, un banquet organisé par Rodin célébrait la gloire de Puvis de Chavannes, et l'Etat refusait la collection Caillebotte. Face à cette résistance de la bourgeoisie française contre l'art vivant, d'autres artistes, hors de Paris, polarisaient des courants artistiques nouveaux qui ne devaient rien à l'Impressionnisme, ni à l'art français : Hodler en Suisse, Munch en Norvège et en Allemagne, Ensor en Belgique. Il n'est pas sûr que les protagonistes de la Biennale de Venise aient pensé, à la fin du XIX^e siècle, à la chance qui leur était offerte de tenir le flambeau de l'art vivant d'où qu'il vienne, de confronter toutes les tendances audacieuses sans se préoccuper des nationalités. Il est même probable que ses créateurs n'y ont pas songé puisque, loin d'inviter Munch, Ensor, Hodler, Gauguin, etc., ils s'honorèrent de voir participer à leur exposition Boldini, Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, Carolus Duran et Burne-Jones.

La première Biennale internationale prenait donc un fâcheux départ en se mettant à la mode, en entérinant le succès. C'est une tendance qu'ont eue, depuis, la plupart des Biennales. Le Grand Prix de peinture à Rauschenberg à la dernière Biennale de Venise et le Grand Prix de peinture à Vasarely à l'actuelle Biennale de Sao Paulo ne sont pas faits pour nous contredire. Indépendamment du talent certain de ces deux artistes et de leur importance historique, il est indéniable que ces deux Biennales n'ont fait que ratifier deux modes successives : le *pop art* avec Rauschenberg, l'*op art* avec Vasarely.

Longtemps, la Biennale de Venise fut seule de son espèce et passait, à Paris, pour une sorte de Salon provincial. En quoi Paris avait tort car la Biennale de Venise portait dans son esprit la mort des Salons nationaux, et en même temps la mise en question de la suprématie d'une seule capitale artistique, que ce soit Paris, ou Munich, ou Dresde, ou Rome. On s'en aperçoit mieux aujourd'hui que se sont multipliées les Biennales internationales. Ce phénomène nouveau ne s'est, en fait, concrétisé qu'après la seconde guerre mondiale. En 1951, se créait au Brésil la Biennale de Sao Paulo, qui fait figure de n° 2 après la vénérable Biennale de la cité des doges. A égalité avec la Biennale de Sao Paulo, en importance, et bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de Biennale, il faut mentionner le Prix Guggenheim et le Prix Carnegie puisqu'il s'agit, là encore, de confrontations internationales.

Une nouvelle mode

Tout comme la manifestation allemande, en principe quadriennale, intitulée Dokumenta, et la manifestation italienne du Prix Marzotto. D'autres Biennales ont un intérêt technique, comme la Biennale de Ljubljana consacrée aux graveurs, ou, à Lausanne, la Biennale de la Tapisserie. Mais il ne faudrait pas tomber dans le défaut des Salons nationaux qui ont perdu beaucoup de leur intérêt en se multipliant. Biennales de Tokyo, d'Alexandrie, de Téhéran —

ces manifestations d'élite.

L'intérêt c'est qu'il voyage au lieu d'être à Londres, là, réunies les nations.

Mais on ne peut pas grand-chose si l'on se contente de dire que les salons en fonction peuvent le faire. Une Biennale Prix Goncourt.

Paris neuve

Les Biennales de Venise ne suppriment pas les ateliers à Paris, mais paraissent bien contemporaines. Elles ont tombé dans le défaut d'excellence moins.

La France qu'elle représente les Biennales pliant pour toujours. Elle s'agit à Menton d'y affirmer la France européenne mais chroniquement imposée d'avoir formulé des aut.

Celle des travaux du monde soit, vraie l'œuvre sorte l'avanture, s'agit, tre, mu.

UNE

LA quatrième Biennale de Paris ouvre ses portes au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Elle est réservée, comme les précédentes, aux artistes de moins de trente-cinq ans. Cette année, une place de choix est réservée pour les plus jeunes qui, au stade de l'expérience de l'affirmation. Un millier de peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, etc., de soixante pays, ont rejoint les sections d'art plastique. Contrairement aux autres années, ils n'occuperont pas la presque totalité du Musée où la part du lion est donnée aux travaux d'équipe. Comme l'a déclaré le commissaire général Raymond Cogniat, « la Biennale en valeur les recherches en commun et constitue en soi une entreprise communautaire ».

Ces travaux d'équipe ne seront pas dans l'ensemble réalisés « en diapositives sur »

Le théâtre d'essai

LE théâtre d'essai comportera cette année 10 spectacles dramatiques présentés par 14 metteurs en scène de moins de 35 ans. 18 pièces dont 12 sont des créations et 6 des reprises dans de nouvelles mises en scène ; 4 spectacles de danse et 1 spectacle de marionnettes expérimentales. « Notre désir le plus cher, explique Jean-Albert Cartier, est que les meilleurs spectacles joués à la Biennale puissent se produire ailleurs et obtenir une exploitation régulière. Nous avons 48 demandes pour 10 places de libre. Pas de style imposé. Les pièces ne sont jouées que trois fois ».

Parmi les auteurs, il y a les « connus » comme Obaldia et Arrabal, dont les pièces « le Cosmonaute agricole » et « Pique-nique en campagne » ont été créées spécialement pour la Biennale ; il y a les jeunes : citons « les Croisés », de Ph. Adrien, « Loin de la mer... loin de l'été », d'Eliraz, et « l'Entreprise », de Foissy ; des nouvelles mises en scène, pour « le Woyzeck » de Büchner (Compagnie la Manivelle) ; « le Cavalier seul » d'André Breton (Théâtre du Cothurne de Lyon)... sans oublier les spectacles de Marionnettes de M. et P. Dougnac et ceux de la Chorégraphie de Paris, du Venezuela et d'Argentine...

Les décors de théâtre ont fait l'objet d'une section spéciale. Au moment où Wilson monte au T.N.P. « la Folle de Chaillot », de Giraudoux, des maquettes de jeunes sont proposées pour cette pièce ; on trouvera aussi des décors pour une pièce de Lorca, « les Noces de sang », d'autres sur un thème libre, en tout 55 maquettes.

Il y a aussi 5 lectures de pièces inédites lues par leurs auteurs : A. Gatti, Georges Michel, Jean Vauthier, Jean Cau, Pichette.

Les spectacles seront représentés au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris dans le cadre du Théâtre d'Essai créé par l'architecte Michel Fausserand. Il s'agit d'un studio de 125 places avec fauteuils tournants. La salle a trois gradins, un plateau de 5 m x 8 m, une cabine technique à 2 niveaux, le plafond s'ouvrant d'un grill pour les projecteurs.

CHRISTINE GLEINY

ARTS du 29.09 au 05.10.1965